

Du Poste des Mines au Laitalet

Cette promenade va nous mener du site bien connu du Poste des Mines, au Laitalet, ancien hameau dépendant de la Combe des Cives ou de Chapelle des Bois, à moins que ce ne fuisse de Châtelblanc.

On part seul. On suit le petit sentier qui longe le mur frontière pour joindre ensuite un chemin descendant contre les Baraques, avec une partie importante de son parcours tracé sur une vaste dalle rocheuse inclinée contre le nord-ouest.

Nous voici arrivé au Baraques de bonne mémoire, mais sans que l'on ne retrouve l'éblouissement qui nous avait saisi un jour d'automne, il y a quelque dix ans, quand nous découvrions cette clairière, venus du Chalet Brûlé. Ces grandes herbes sèches, droites comme des blés, nous avaient alors donné à voir un spectacle magique qui ne se retrouvera peut-être jamais.

Il n'empêche que l'endroit est beau, nostalgique, intrigant, là, au cœur de ce Risoux français. Il ne fait presque aucun doute qu'une partie de cette clairière put autrefois être fanée, voire même labourée. A cause probablement d'un fort développement démographique dans le fond de la vallée, et du fait que les champs n'étaient alors que d'un rendement assez faible, on montait ainsi haut dans les forêts pour y défricher les meilleures surfaces afin non seulement d'y trouver un fourrage trop restreint dans les bas, mais en plus des conditions acceptables pour habiter.

Aucunes traces pourtant d'un habitat quelconque au niveau des Baraques¹. Par contre, à deux ou trois cents mètres d'ici, en périphérie du Chalet Brûlé, là où ne se rencontre plus qu'un couvert branlant prêt à s'écrouler, se découvrent deux mesures pour le moins. Elles avaient constitué autrefois des bâtisses d'assez grandes dimensions. La clairière, pâturée aujourd'hui par des chevaux tout autant nostalgiques que les lieux ou que le promeneur lui-même, est grande. L'absence totale de cailloux permet de croire que non seulement elle pouvait produire du foin, mais aussi pouvait être cultivée. Et ainsi, grâce à cette possibilité de se nourrir, il y avait là du monde, et à l'année sans aucun doute. Question de déplacements en cette mauvaise saison, la croix et la bannière. Mais voilà, on était dur à la tâche, dur à la vie, et puis ce qui comptait avant tout, c'était surtout de ne pas crever de faim, et pour cela l'on était prêt à toutes les peines.

On poursuit pour retrouver plus bas contre le vallon principal que nous ne joindrons pas aujourd'hui, de beaucoup trop éloigné, la Citadelle. Celle-ci figure encore en plein sur une carte fédérale Le Sentier de 1979, alors qu'il y a des décennies que la bâtisse qui occupait la bordure de la clairière est en ruines. Reste juste un petit couvert, un puits, et surtout les traces d'une construction assez vaste, et même d'un large empierrement sur le sommet de cette colline. On peut croire que d'ici, sans toute cette forêt, on pouvait porter le regard assez

¹ Samuel Aubert quant à lui en a trouvé.

loin en direction du Laitolet. Nous sommes à 1270 mètres, le hameau précité est à 1193 m., la Combe des Cives à moins de 1100 m. On ignore néanmoins le pourquoi d'un établissement de contrôle en ces lieux ou pouvant jouer un rôle quelconque dans la surveillance de la région. Reste le mystère de ce nom de Citadelle qui semble avoir imprégné toute la région. Ainsi un petit refuge à proximité des deux maisons dont nous avons donné la description ci-dessus, porte aussi cette désignation.

De la Citadelle on poursuit contre le nord pour trouver soudain l'immense et magnifique clairière du Laitolet, d'anciens champs de toute évidence. Le Laitolet constitue un voisinage comprenant cinq maisons. On découvre un bâtiment solitaire à proximité, tandis qu'en face de cette sixième construction, les ruines le prouvent, était une septième maison. L'endroit était donc fort habité. Raison aussi de l'immensité des surfaces sises à proximité.

Ici, autrefois, on vivait à l'année. On est à deux kilomètres environ à vol d'oiseau du grand chemin de la Combe des Cives.

Du Laitolet on gagnera le Chalet Jobey qui figure de même sur notre carte de 1979 alors que ses ruines prouvent qu'il a disparu depuis longtemps. Ne restent plus que des murs effondrés avec parmi des gravats de belles pierres de taille. Il y a à proximité un frêne gigantesque, l'un des plus beaux arbres de la région.

De là, revenant sur nos pas, nous nous dirigerons vers une autre et vaste clairière située à l'ouest. Celle-ci est d'une surface à peu près égale à celle du Laitolet. Il s'agit de pâturages d'une belle qualité, sans pierres aucune, ce qui pourrait nous autoriser à penser que l'on put cultiver la terre là aussi.

Prenant toujours à l'ouest, on tombe sur le chemin qui a quitté tantôt le Pré Poncet que nous aurons laissé derrière nous sans le voir, pour remonter en direction de la ferme des Verrières. Celle-ci est à son tour au milieu d'une vaste clairière toute ronde, mais néanmoins avec des dénivellations très importantes. La ferme est sur la hauteur, belle situation, beau bâtiment aux abords malheureusement fortement délaissés. Cela fait toujours peine à voir ce chenit invraisemblable qui occupe souvent les pourtours de ces anciennes bâtisses. On sent qu'il y a ici comme une fin, et si celle-ci n'est pas totalement accomplie, elle se prépare à grande vitesse. Il serait si facile, il nous semble, de mettre en ordre. Vieux barbelés, vieux piquets, vieux ceci, vieux cela, on pose une merde et on ne la touche plus pendant dix ans. Ainsi l'agriculture de montagne est souvent confrontée à ce désistement qui fait que l'esthétique d'une bâtisse et de ses environs est désormais sans importance. Le chenit est devenu part négligeable. On use sans rien rendre, ou un minimum. Et le promeneur un rien sensible se désole de cette situation quelque part lamentable. Les autorités en ce sens n'exigent rien, ou tout simplement n'ont aucun pouvoir.

On remonte ensuite en direction de la frontière, contre l'est, pour retrouver le chalet Griffon en bordure de clairière. Celui-ci n'est plus utilisé à des fins agricoles depuis belle lurette. Il s'agit désormais d'un refuge pour y passer ses week-ends.

De là on grimpe contre la frontière pour arriver à un passage qu'il serait en principe interdit de franchir. C'est ici même le point ultime du chemin des Aubert venant de Derrière-la-Côte. On longe tout aussitôt le mur frontière pour retrouver plus loin la Grande Landoz, soit la Jaique, chalet d'alpage l'été, buvette en hiver. De là la vue porte sur une vaste clairière déclinée contre le nord-ouest. Et en ces lieux, plus encore qu'en tous ces autres que nous venons de traverser, aucun caillou. Ainsi donc là aussi, et cela malgré l'altitude, on pouvait procéder à des récoltes, de foin à défaut de céréales, et vivre, qui le sait, une bonne partie voire toute l'année. Des ruines de bâtiment à quelque distance de là témoignent d'une installation importante, avec les traces circulaires d'un ancien four.

Il y aurait donc en tous ces lieux de derrière le Risoux – orthographe française - un riche terreau pour qui s'intéresse à l'histoire et qui voudrait retrouver ce passé aujourd'hui oublié. Celui-ci voyait pourtant une population nombreuse s'activer en cette zone frontière. Mais on imagine avec peine les hommes, les femmes et les enfants de ces temps passés. Se complaisant dans la fatigue de sa promenade, on peut cependant tout à coup retrouver celle de ces travailleurs de la terre harassés par leurs travaux et heureux, après une dernière traite, de se reposer bien au chaud dans une cuisine au-dessus de laquelle est ouverte la grande cheminée, soit le tuyé, tel ils disent en ce pays.

C'étaient ainsi des temps difficiles, néanmoins vécus, et qui auraient du laisser plus qu'une trace sur le terrain, mais aussi dans les livres. Et de ceux-ci, il en faudrait beaucoup pour raconter cette longue et étonnante histoire sur laquelle pourtant personne ne semble s'être jamais penché, mis à part par incidence Samuel Aubert².

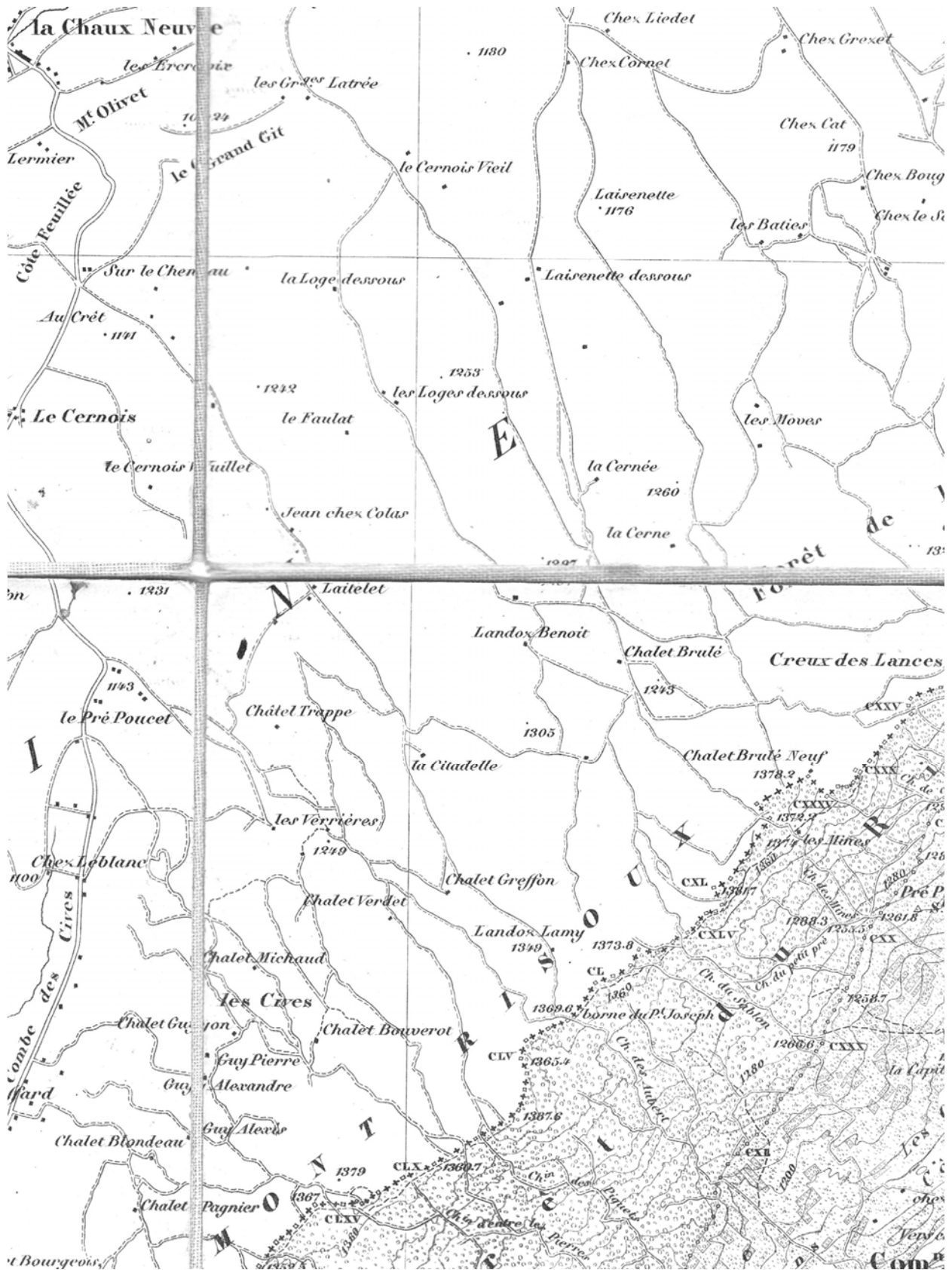
Pauvres de nous tous !

Et maintenant, les anciennes cartes vont-elles nous permettre de mettre le doigt de manière un peu plus sérieuse sur ces anciens sites ?

² On retrouvera les textes de Samuel Aubert quant à la zone concernée en prolongation de notre présentation. Signalons en plus que Lucien Reymond a choisi ces endroits quelque peu mystérieux pour les intégrer dans son roman « L'Emigrée ». On saura encore que David des Ordon, avec ses magnifiques aventures de Pierroton Maréchaux, a placé son intrigue pas très loin d'ici, soit au chalet Mayet qui nous reste encore à retrouver. Les Aventures de Pierroton Maréchaux peuvent être lues sur ce site, secteur Contes et récits. Pour quant à l'Emigrée, il sera reproduit prochainement sur ce même site.



Carte IGN 1785, feuille 18. Est visible ici la Citadelle, au sommet de son monticule et au milieu de sa clairière et la Combe des Verrières où l'on découvre trois bâtiments alors que nous n'en avons plus rencontré qu'un seul. En remontant contre la frontière, on tombe sur la Grande Lando. Il serait utile de coller les différentes cartes – quel massacre ! – afin d'avoir une bonne vue d'ensemble de la région. Il n'est donné ici aucune zone de culture pour la combe des Verrières, et pourtant il ne fait aucun doute que l'on y cultivait certains terrains favorables.



Carte topographique du canton de Vaud, 1877/1880. Les lieux sont naturellement plus faciles à appréhender que sur les cartes de 1785.



Carte fédérale Le Sentier, 1/25 000, de 1979. Plusieurs bâtiments signalés comme encore existants ont en réalité disparu depuis souvent de nombreuses décennies.



Le chemin conduisant aux Baraques est à même une dalle rocheuse inclinée en direction du nord-ouest, situation exactement pareille pour le chemin remontant du chalet Griffon à la frontière.



Les Baraques, endroit autrefois mythique où venaient se promener et se désaltérer les gens de la Vallée.



Clairière vraiment étonnant au cœur même du gigantesque massif forestier du Risoud.





De l'autre côté du chemin, face au refuge de la Citadelle, un couvert pas loin de s'effondrer ainsi que les traces de deux anciennes bâtisses d'importance, chalets ou fermes, on ne sait.





La clairière est vaste, qui put être elle aussi cultivée autrefois. Aujourd'hui des chevaux la pâturent.





La Citadelle a croulé, son espace regagné depuis des décennies, voire depuis plus d'un siècle, par des sapins qui ont eu le temps de pousser et d'être abattus. Un couvert avec citerne est à proximité.





La magnifique clairière du Laitalet, plus d'un kilomètre de long, sur 300 à 400 m. de large, ce qui donne un total d'environ 40 hectares de bon terrain. De quoi voir venir, en son temps. Le voisinage, de bel aspect façades au levant, est composé de cinq parties. La deuxième maison depuis la gauche possède encore la grande cheminée ou tuyé. On découvrira les inscriptions gravées sur le fronton de la porte d'entrée de la troisième maison depuis la gauche ci-dessous. Aucune de ces maisons ne semble habitée à l'année, si bien que tout au long de notre parcours nous n'aurons rencontré qu'un homme sur son tracteur remettant en ordre le terrain du pâturage des Verrières après une coupe de bois grâce à une curieuse machine permettant de broyer les branches.







L'arrière des maisons par contre ne paie pas trop de mine. Et pourtant c'est bien là que l'on se rend compte de leur ancienneté, toutes coiffées qu'elles devaient avoir été autrefois par les grandes cheminées.





Non loin de là une ancienne ferme transformée en une simple écurie, raison pour laquelle toutes les portes et fenêtres traditionnelles, avec encadrement en pierre de taille, ont été murées.



De l'autre côté de la route, en face, les ruines d'une autre maison. A proximité, un sapin taillé en pointe, œuvre, croyons-nous, d'un virtuose du sécateur. Et pourtant, comme nous le verrons plus loin, il n'en est rien !



A gauche du frêne les ruines du Chalet Jobey, pourtant signalé comme encore existant sur la carte fédérale de 1979, tandis que son état actuel prouve une disparition de longue date. Les pierres de tailles se font encore voir parmi les débris. Était-ce autrefois la bâtisse dite Jean chez Colas ?



Le mystère des sapins coniques et pointus, probablement taillés de cette manière par la dent du bétail et suite au phénomène d'abrutissement que signalait notre spécialiste en aménagement sylvo-pastoral, Edouard Rieben.



Un phénomène bien étrange et pour nous découvert uniquement sur ce pâturage.



Des paysages étonnants, avec à l'ouest de la longue clairière du Laitolet, une clairière ronde tout aussi vaste et qu'une qualité de sol irréprochable. Nous avons vraiment affaire ici à des zones d'une surface impressionnante et qui, une fois de plus, nous font comprendre tout le vaste travail de l'homme pour arriver, pris sur la forêt, à créer des prairies de cette qualité et de cette importance. C'est tout simplement prodigieux.





Ferme des Verrières en haut d'une vaste clairière certes pratiquement circulaire, mais constituées de pentes diverses et de forte déclivité.



Le volume du bâtiment, son architecture, le soin apporté aux pierres de taille des encadrements des portes et des fenêtres, fait comprendre que nous sommes ici en présence d'une ferme et non d'un chalet.



Une ferme longue et profonde. Si tavillon (tavaillon sur France) il y eut, il y a longtemps qu'il a disparu.



L'avant-toit, particulièrement important, est soutenu par des poutres de soutènement obliques.



Altitude 1226 m., celle-ci curieusement non donnée par la carte fédérale.



Fenêtre à l'ancienne.



Et après un dîner pris sur le banc près de la porte d'entrée, adieu belle maison – pour une fois on fermera les yeux sur le chenit déprimant environnant la bâtisse. A proximité de celle-ci une ancienne citerne de bois avec les rondins de couverture.



A quelque distance de là, le Chalet Griffon, devenu lieu de loisirs.





Plus haut ce sera la frontière et au-delà, sur Suisse, le début du Chemin des Aubert qui vous mènera Derrière-la-Côte, à proximité même de Chez-les-Aubert !



Un mur frontière ici encore en assez bon état.



La Grande Landoz, soit la Jaique, avec son superbe pâturage incliné en direction du nord-ouest.





Un chalet d'alpage d'un volume impressionnant. Chalet l'été, buvette en hiver.





Ici, pas besoin de s'essuyer les pieds. Votre message est à inscrire sur un petit bloc-notes.



Comme on les aime, ces vieilles fenêtres...



Et suffisamment de bois pour bien passer l'hiver.



Une borne frontière pour se rappeler que nous sommes ici au cœur du Risoud et qu'il y a derrière chaque pierre une longue histoire...



Point final avec le Poste des Mines, propriété de la commune de l'Abbaye, qui l'eut cru, en ces coins perdus...





Des témoins d'autrefois.





Et grandes retrouvailles avec La Capitaine et ses deux portails !



DERRIÈRE-LE-RISOUD

La Revue. - Lausanne. - 43^e année, n° 96 (mercredi 26 avril 1911)

Ce nom, lecteurs de la Revue ne vous dit rien ! – Aux seuls Combiens il est intelligible, il sert à désigner tout le territoire français qui s'étend en arrière du Risoud, soit à l'ouest et au nord-ouest de la vallée de Joux, jusques et y compris la vallée du Haut-Doubs, la Combe-des-Cives et le vallon de Foncine où coule la Saine, affluent de l'Ain.

Beaucoup de gens cependant donnent à ce terme un sens restreint et s'en servent seulement pour dénommer la partie non habitée, située entre la frontière et les villages de la vallée du Doubs.

Pour nombre de Combiens, Derrière-le-Risoud est une contrée immense, inconnue presque mystérieuse, couverte de forêts, où l'on ne se risque pas seul, où l'on a mille chances de s'égarer et de tourner en rond pendant des heures.

Pour les pauvres gens, c'est le pays où l'on envoie les enfants gagner leur vie comme petits domestiques pendant l'été ; c'est le pays où les pauvres petits font le premier apprentissage de la vie, hélas ! souvent bien dur et pénible ; d'où ils reviennent quelques écus dans la poche, mais les habits et les souliers en lambeaux et parfois l'allure un peu sauvage, à tel point qu'un père me disait un jour : « Quand mes garçons reviennent de Derrière-le-Risoud, il faut les garder deux ou trois jours à la maison, avant de les renvoyer à l'école, pour les apprivoiser »

Pour d'autres, mieux lotis au point de vue des conditions d'existence, c'est une région où à plus d'une reprise il a fallu passer la nuit à la belle étoile, sous l'abri d'un vieux sapin pour... s'être attardé trop longtemps à Mouthe, à Chauv-Neuve ou ailleurs.

Pour le paysan, c'est la contrée des plantureux pâturages, offrant au bétail une herbe savoureuse et profitable, source de viande et de lait.

Pour les champignonnistes, c'est un eldorado, riche en combes herbeuses, en vuarnes centenaires, où poussent en abondance, au printemps, les délicieuses morilles noires de la montagne, et plus tard dans l'été ou l'automne les mousserons de neige et les bolets aux chapeaux rebondis.

Pour le skieur, c'est un pays idéal de pentes régulières, exposées au nord, où la neige, jamais ramollie par le soleil, ne risque pas de coller.

Pour le simple touriste, c'est un coin de Nature bien défini, uniforme dans son ensemble, mais fort varié dans son uniformité, et présentant de tous côtés des bois, des vallonnements, de belles pelouses vertes où le regard s'arrête avec plaisir.

À mon avis, et pour le promeneur solitaire avide de sensations, la région de Derrière-le-Risoud offre un avantage très particulier : celui de développer en lui le sens d'orientation et de lui permettre pour ainsi dire de découvrir le pays petit à petit. À cet égard, elle met à sa disposition un merveilleux champ d'expériences. En effet, le pays est sans horizon aucun, sans points de repères visibles et utilisables ; en quelque endroit que l'on se place, l'on n'aperçoit que des bois, rien que des bois, toujours des bois, avec des lambeaux de ciel au-dessus. Et pour se diriger, le promeneur ne peut faire appel qu'à sa connaissance du pays ou, s'il ne la possède pas, en faire l'apprentissage. Je vous dirai tout de suite que toute personne qui pour la première fois s'aventure Derrière-le-Risoud vers un but déterminé est à peu près certaine de s'égarer. Elle aboutit à la frontière sans encombre ; ce n'est qu'à partir de ce point que commenceront ses tribulations et je pourrais à ce sujet vous raconter des aventures impayables arrivées à de fort honnêtes gens.

Dans toute la zone inhabitée ou seulement alpeée, les voies de communication sont des plus primitives ; entre quelques chemins à char péniblement praticables, s'étend un réseau de sentiers tracés par les hommes et le bétail, au travers duquel il est fort difficile de se reconnaître. Et je vous garantis que ce n'est pas sans un certain plaisir que l'on se lance d'aventure dans ce labyrinthe. Partant d'un point déterminé, à la frontière par exemple, vous embouchez le premier chemin venu ; après l'avoir suivi quelque temps, vous finissez toujours par arriver quelque part. Une autre fois, vous en prenez un autre et après quelques tentatives de ce genre, vous vous serez familiarisé avec les points stratégiques, vous saisirez les raccordements et graduellement ce réseau de sentiers en apparence inextricable se dessinera devant vos yeux sous la forme d'un plan d'ensemble clair et précis.

L'orographie de la région dépendant du Doubs se compose d'un certain nombre de combes orientées du sud au nord. Les principales sont : la combe des Cailles, celles des Moves, des Laisinettes et des Loges. Elles sont occupées par de beaux et riches pâturages, tandis que les crêtes qui les séparent donnent asile à des forêts.

Il tombe sur cette partie du Jura français une quantité d'eau considérable. Les averses du joran sont particulièrement copieuses. Mais le sol poreux absorbe la plus grande partie de la précipitation atmosphérique et d'une manière générale la couche de terre est sèche, très sèche même en de nombreux endroits. Quelques petites sources existent ici et là. Des ruisseaux à ciel ouvert, comme on en voit tant ailleurs, serpentant entre des berges fleuries, il n'y en a aucun si ce n'est le Doubs. La source vauclusienne de cette rivière, à 2 km au sud-est de Mouthe, est un endroit pittoresque à souhait que l'on vient admirer de fort loin ; elle constitue l'exutoire naturel de la plus grande partie de l'eau qui tombe sur le versant français du Risoud.

Près de Foncine-le-Haut, nous observons encore la source de la Saine, affluent de l'Ain ; la petite rivière sort au pied d'une colline rocheuse affreusement aride et dénudée. Avant que de subir un stupide déboisement, le site devait être absolument idyllique.

Au sud de Mouthe, au pied de la forêt bien connue sous le nom de bois de Mouthe, se remarque un ravin profond, bordé de rochers escarpés dans sa partie supérieure et le long duquel coule de l'eau à la fonte des neiges et en cas d'orages violents. Le reste du temps il est à sec. Il est la continuation directe de la combe des Laisinettes et sans doute a-t-il été creusé à l'époque glaciaire par le glacier qui descendait de cette dernière et approfondi plus tard par l'eau de fusion du glacier en voie de se retirer.

Les forêts, je l'ai dit, occupent une surface considérable Derrière-le-Risoud. Deux mas forestiers se laissent avant tout remarquer : le bois de Mouthe et le Chalet-Brûlé.

Le premier occupe le flanc de la colline qui du côté du sud regarde le village de Mouthe. La plus grande partie appartient à l'État français, le reste à la commune. Cette forêt est magnifique ; les essences dominantes, sapin rouge et sapin blanc, y atteignent des dimensions considérables. Un réseau de chemins bien compris et très étendu facilite une exploitation rationnelle, source de beaux revenus pour les propriétaires.

Quant au Chalet-Brûlé, c'est un monde. Qu'on se figure une propriété dont il faut une bonne demi-journée pour faire le tour, couverte

de bois, hérissée de rocailles moussues, crevassée à l'infini par des laisines et des baumes nombreuses, creusée ici et là de dépressions circulaires immenses, tel le Creux-des-Lances dont le nom retentit douloureusement à l'oreille de maint promeneur égaré. De petites étendues de pâturages interrompent l'uniformité du boisement. L'été dernier, un berger fribourgeois, dont les précédentes campagnes estivales s'étaient déroulées au Moléson, me racontait navré ses impressions intimes : «Au moins, au Moléson, il y a du jour, de l'espace, on voit sa montagne et son bétail, tandis qu'ici, au Chalet-Brûlé, on ne voit rien que ces maudits sapins et on n'est jamais f... de savoir où se tiennent les vaches».

Jouxant le Chalet-Brûlé, au nord, l'État français possède une immense propriété, autrefois pâturage, aujourd'hui tout entière abandonnée à la croissance du bois. Au point culminant de la chaîne, à une altitude voisine de 1400 m, il a fait procéder à d'intéressants essais de reboisement. C'est en une pareille localité qu'on peut se rendre compte des difficultés extraordinaires que présente le reboisement à la montagne et de l'écrasement formidable que les jeunes plantes ont à supporter de la part de la neige. Dès la fin d'octobre, ces derniers sont enfouis sous une couche profonde, qui ne se contente pas seulement de les emprisonner, mais leur fait subir une pression néfaste qui les écrase et arrache les branches. Aux premiers jours de juin, il est fréquent de voir encore toute la plantation ensevelie sous un manteau hivernal. Dans ces conditions, la croissance progresse d'une façon très lente, aussi les sujets dont la plantation fut faite en 1891 ne dépassent-ils pas 1 mètre de hauteur, en moyenne.

La flore des zones converties en pâturages n'offre rien de saillant ; c'est la végétation habituelle des gazons secs de la région moyenne du Jura. Pourtant par-ci par-là j'ai reconnu des plantes spéciales d'allure alpestre, ainsi le carex vert (*C. sempervirens*) et un petit saule à tiges rampantes (*Salix retusa*) abondants sur les sommités de la haute chaîne jurassique et dans les Alpes. Comment ces deux plantes sont-elles venues se nicher là, aussi en dehors de leur area habituel ? c'est ce que je ne puis développer ici.

Jusque il y a une centaine d'années au moins, tous ou presque tous les chalets d'alpage étaient des fermes habitées toute l'année. Autour du bâtiment s'étendait une surface de prés clôturés par des murs secs, les immenses tas de pierres accumulés ici ou là disent aujourd'hui encore le labeur immense accompli par les premières générations pour défricher un sol pierreux, ingrat, inégal. Aux

places les mieux exposées, on semait de l'orge pour obtenir le pain de la famille. Le reste du domaine, pâturage plus ou moins boisé, servait à la nourriture du bétail pendant l'été.

Et l'on vivait ainsi uniquement des produits du sol, loin du monde, loin de la politique, chichement à vrai dire, mais ignorés et partant heureux.

Bien que menant une existence toute matérielle, les habitants d'alors avaient néanmoins quelques préoccupations esthétiques : les grands arbres, érables, frênes, que l'on retrouve à proximité immédiate de la plupart des fermes devenues chalets, n'en sont-ils pas une preuve ? Sans s'en rendre bien compte, ils admiraient la majesté des beaux arbres et volontiers ils plantaient ou laissaient pousser tel de ces derniers, près de leurs demeures.

Graduellement, les conditions d'existence ont changé ; les besoins ont augmenté, les habitants de fermes aussi éloignées ont éprouvé de plus en plus la nécessité de se rapprocher des centres, des villages, pour l'hiver tout au moins et puis définitivement. C'est ainsi que petit à petit la propriété familiale, d'habitation permanente, s'est transformée en un simple alpage où le bétail séjourne de juin à octobre.

La population des hameaux de Derrière-le-Risoud est vigoureuse, de haute taille, honnête, travailleuse et économe comme toutes les populations de la France agricole. Elle est vouée à l'agriculture, à l'élevage du bétail, au commerce des fromages ou des bois. L'industrie n'existe pas si ce n'est à Foncine-le-Haut, où depuis longtemps déjà fonctionnent la taille des diamants et la lunetterie.

Malheureusement et comme ailleurs, cette population est en décroissance continue. L'émigration sévit dans une forte proportion ; nombreux sont les jeunes gens qui quittent la contrée et entrent en condition dans les grandes villes. Très faible est la natalité à cause de la rareté des mariages ; comme dans la vallée de Binn, dans le Haut-Valais, les ménages composés uniquement de célibataires se rencontrent fort souvent et on se l'explique aisément : à la mort du père, les enfants continuent l'exploitation en commun du domaine familial et ne se marient pas, parce que dans le cas de partage et dans la majorité des cas, la part afférente à chacun ne suffirait

pas à l'entretien d'une famille. Il faut encore ajouter que le partage répugne à beaucoup, le maintien du patrimoine dans son intégrité étant considéré comme un principe intangible.

Les relations avec la Suisse étaient fort actives autrefois. Les Suisses fréquentaient volontiers les foires de Mouthe, par exemple, et y faisaient provision d'outils aratoires et autres objets manufacturés. Les tarifs douaniers ont mis un terme à tout cela et, aujourd'hui, seuls les œufs, les fromages et le beurre franchissent la frontière.

On dédaigne volontiers ce qu'on ne connaît pas. Ainsi font beaucoup de personnes à l'égard de la région connue sous le nom de Derrière-le-Risoud. Mais dès que l'on a voyagé quelque fois dans cette contrée déserte, neuf mois sur douze, dès que l'on s'est familiarisé avec le labyrinthe de ses bois et de ses combes, on se sent conquis par un sentiment malaisément définissable, mais qui est sans doute une communion intime avec la Nature et son œuvre de vie. Il faut bien le dire, là, les circonstances sont on ne peut plus favorables pour mettre le promeneur solitaire en relation directe avec la Nature dépouillée des artifices dont l'homme l'affuble de plus en plus. Aucune distraction ne s'offre à lui, aucun horizon n'élèvera ses regards au-dessus du milieu ambiant, ni ses pensées au-delà. Le silence l'environne et la beauté majestueuse des grands bois l'impressionne gravement. Il se sent au cœur d'une vie mystérieuse qui s'élabore avec lenteur, avec force, avec harmonie, du sein d'une terre riche et incessamment fécondée de ses produits.

Mais tout n'est pas austérité dans les charmes qui émanent de ce monde fermé ; il y a des coins où tout est sourire et lumière. N'éprouve-t-on pas cette sensation lorsqu'à la sortie de la forêt on découvre soudain une de ces jolies combes où s'épanouissent par milliers gentianes et renoncules du printemps !

D'aucuns passent, sans doute, l'âme fermée à travers ce pays ; quant à moi je ne l'ai jamais parcouru seul, sans ressentir de solides et graves impressions.

SAM. AUBERT.

LA JAIQUES

La Revue du dimanche. - 71^e année, n^o 124 (7 mai 1939)

Un nom, amis lecteurs, qui ne vous dit rien ! La Jaiques, c'est un pâturage, une montagne, située Derrière-le-Risoud, donc en France, mais jouxtant la frontière, à 3.5 km au nord-ouest du Sentier, altitude maximum : 1380 m. Ce n'est plus la vallée de Joux, sans doute, mais cette Jaiques est tellement fréquentée par les habitants de «Devant-le-Risoud», elle leur est si familière que du point de vue touristique, il est bien permis de l'annexer à la vallée de Joux, d'autant plus que nos voisins et amis les Français, l'ignorent presque, l'administration des douanes exceptée.

Son nom véritable, officiel, est «La Landoz», mot qui se prononce en France et autrefois chez nous «Landow» et n'a probablement rien de commun avec lande, terme qui désigne d'ordinaire une certaine étendue de terrains horizontale, plus ou moins marécageuse. Or, notre Landoz n'est rien de moins qu'une prairie humide, comme du reste d'autres alpages français du même nom, situés rière le Lieu.

Cependant, d'après le dictionnaire de Larive et Fleury, la lande est une «terre inculte, presque stérile, où il ne pousse que des genêts, des bruyères, des fougères, etc.» Une telle définition ne s'applique pas à nos Landoz, qui, avant d'être vouées au pâturage, ont été tout entières recouvertes par la forêt.

Ce nom de Jaiques ? - Il paraît que voici un siècle environ, la montagne était la propriété ou la chose louée d'un individu nommé Jaques. Seulement, Derrière-le-Risoud, Jaques se prononce «Jaiques», tandis que les Combiens disent «Jâques». Le terme de «Landoz-à-Jaiques» devint petit à petit courant et finalement on se borna à parler de La Jaiques tout court. Actuellement, en France comme en Suisse, l'appellation de Jaiques est seule en usage et de chacun vous entendrez dire : on a été à La Jaiques ou on était sur La Jaiques. Comme quoi, suivant les circonstances, certains noms de lieux se transforment ou font place à d'autres. Il en est plusieurs chez nous qui ont subi le même sort et tout de suite on pourrait citer des localités dont le nom a disparu et a été remplacé par un nouveau.

Pour atteindre La Jaiques à partir du Sentier, on doit traverser la grande forêt du Risoud. À cet

effet, un grand chemin s'offre : le Chemin-des-Aubert, ainsi nommé parce qu'il part de l'agglomération dite des Aubert, premier établissement de la famille de ce nom, originaire du Lieu, dans la commune du Chenit. D'autres groupes d'habitations ou voisinages s'appellent Chez-les-Piguet, Chez-les-Golay, Chez-Meylan, etc. Ainsi, chez nous, de nombreuses localités sont désignées par le nom de leurs premiers habitants, tandis qu'ailleurs, ce sont souvent les caractères du site qui ont servi à la dénomination.

Cependant, au lieu d'emprunter le grand Chemin-des-Aubert pour se rendre à La Jaiques, bien des gens préfèrent utiliser de petits sentiers qui se faufilent à travers bois, ignorent les obstacles et suivent fidèlement le relief du terrain. L'un s'appelle le Chemin-à-la-Vache. D'où vient ce nom ? - Personne n'en sait rien ! Chemin ! - On devrait mieux dire cheminet car le Chemin-à-la-Vache n'est pas même un sentier, mais une méchante piste qui se dissimule volontiers sous l'envahissement des hautes herbes. Le charme du site, c'est la végétation ambiante. Des *fougères* aux frondes élégantes et surtout des *laiterons*, ces plantes croissant en sociétés nombreuses, richement feuillées, hautes de tiges et portant de longues grappes de fleurs d'un violet ardent de belles fleurs dont l'ensemble réalise un tableau dont la gloire ne saurait échapper à personne. Et puis, on distingue aussi les *adénostyles* ou droudzes, aux feuilles géantes étalées comme autant de parasols.

Par-dessus ces «herbailles» comme disait un garde forestier de ma connaissance, c'est la société des sapins géants, mélangés de hêtres, qui constitue cette antique et merveilleuse forêt du Risoud dont on ne saurait assez vanter la majestueuse splendeur. Forêt très ancienne puisqu'on y observe des sujets âgés de 300 à 350 ans et qui jusqu'à la fin du XIX^e siècle a été peu exploitée. Sur le sol, on voit souvent des troncs pourrissant, tombés de vieillesse sur lesquels toute une génération de jeunes individus a pris pied.

Il y a encore le sentier de la Combe-des-Augets tout aussi pittoresque que celui de la Vache, mais quel que soit celui que vous utilisiez, vous apercevrez bientôt du jour entre les arbres et en atteignant le mur frontière, La Jaiques sera devant vous dans toute la nudité de sa partie supérieure au sommet de laquelle trône le chalet

d'aspect monumental. Eh ! oui, La Jaiques, c'est un beau et bon pâturage mais avec très peu de bois. Toute la partie qui s'étend au-dessous de la région culminale est vouée au parcours du bétail ; on n'y remarque pas de pierres et le profil du terrain est d'une parfaite régularité. La plupart des chalets de la zone française limitrophe de la Suisse sont d'anciennes fermes, habitations temporaires ou permanentes, entourées de prés jadis soumis à la fauchaison. La Jaiques a-t-elle connu cette vocation ? – On ne saurait exprimer une certitude à ce propos.

Certaines parties de La Jaiques étaient autrefois densément boisées. Mais voilà, en France, les propriétés privées ne sont soumises à aucune restriction de coupe, comme c'est le cas en Suisse et les propriétaires sont libres de disposer de la production ligneuse comme ils l'entendent. Aussi voilà bien des années déjà que le propriétaire de la montagne, qui n'est pas l'actuel, a tout abattu ou presque, si bien que cette pauvre Jaiques vous avait pris l'aspect d'une région désertique.

Assez rapidement, toutefois, les framboisiers, puis les bois blancs ont repris possession du sol, jetant un voile vert sur la rocaille surgie de la forêt supprimée. Actuellement, un peu partout, de jeunes épicéas se dressent, tout fiers de jaillir de la pierraille. Ils sont l'avenir, incertain toutefois, car à combien d'assauts du vent, d'orages, de charges de neige n'auront-ils pas à faire face avant d'être les constituants de la forêt renouvelée ? – Combien, hélas ! succomberont dans le cours des ans !

Située à la frontière, La Jaiques a été dans le passé, le théâtre de maints incidents de contrebande. On raconte qu'un jour, il y a bien longtemps, l'amodiateur de la montagne, soupçonné de passer des marchandises en France et redoutant la visite du chalet par les agents douaniers, jeta des pains de sucre dans la citerne dont l'eau acquit bientôt une saveur telle que le bétail refusait de la boire. Une autre fois quelques Combiens arrivant à proximité du chalet, virent un homme, qui tout courant, précipitait le paquet qu'il tenait à la main, sur territoire suisse. *«Quelle peur vous m'avez faite, s'écria-t-il, en vous entendant, j'ai cru avoir affaire aux douaniers»*. Authentique !

Pendant la dernière année de la grande guerre, la France avait échelonné des soldats de la territoriale le long de la frontière suisse pour en assurer la surveillance. De ces hommes, dont la plupart avaient combattu sur le front d'Alsace, La Jaiques en eut sa part et aussitôt des relations cordiales s'établirent entre eux et les visiteurs montés de la Combe qui les comblaient de cigarettes, etc. par-dessus le mur frontière qu'il était interdit de franchir.

La Jaiques n'est pas un belvédère comparable aux sommets du Jura. Non, c'est simplement le haut d'une pente d'où l'on découvre quelques lambeaux de pâturage et les côtes boisées qui jalonnent la haute vallée du Doubs. Du côté suisse, rien n'est visible si ce n'est les sapins du Risoud. Tableau restreint, d'aspect sévère qui a toutefois de la grandeur et du charme pour celui qui s'est familiarisé depuis longtemps avec les paysages du Haut-Jura.

Le charme, La Jaiques l'acquiert à l'heure qui précède le crépuscule. Lentement le soleil s'incline vers l'horizon brumeux et ses rayons jettent sur les choses une teinte rosée, légère comme une caresse. Il descend de plus en plus et bientôt l'horizon l'attaque, l'aspire, l'engloutit, tandis que les régions inférieures sont déjà plongées dans une ombre bleutée. Un suprême et dernier reflet salue le Risoud et le crépuscule prend possession des lieux, cependant qu'un air de joran promène son souffle frisquet sur le pâturage, signifiant aux fleurs que l'heure du sommeil a sonné.

La Jaiques est terre française, mais ainsi qu'on l'a dit plus haut, les Combiens s'y rendent volontiers en promenade et s'y sentent comme chez eux. Elle appartient à l'un d'eux et c'est un syndicaliste vaudois qui l'amodie. Cela ne signifie-t-il pas que les meilleures relations existent entre Derrière et Devant-le-Risoud. Depuis longtemps il en est ainsi et tout permet de croire que l'avenir n'y changera rien.

Sam. AUBERT.